

Sylviane Dupuis

### *Que veut – que peut la littérature ?*

La littérature ne *veut* rien. C'est ce qui la distingue des autres modes de communication, et des lois générales du marché. Elle ne sait ni où elle va, ni à qui elle s'adresse, ni ce qu'elle *veut dire*. Et pourtant : elle « ne veut pas rien dire », comme le formulait Rimbaud. Bien au contraire : elle est ce qui, plus que tout, *signifie*. Mais son mode de signification est autre, parce qu'il est de l'ordre du symbolique. Et le symbolique – ou l'œuvre d'art – qui survient, qui se dresse soudain comme une énigme ou une « émeute », disait Sartre à propos du livre, est toujours à déchiffrer, à interpréter, à enrichir de manière aussi imprévisible qu'illimitée par ceux qui reçoivent l'œuvre qu'un ou une autre (ou des autres) ont produite, sans savoir eux-mêmes de quels innombrables possibles elle était chargée. Quand on crée on est traversé. Quelque chose, par le biais des mots, du rythme, du son, de l'objet, de l'image ou de l'expérimentation, coagule dans la forme et se propulse hors de nous vers autrui, en modifiant (fût-ce imperceptiblement) son rapport au monde et sa pensée, mais dans un sens que nul ne peut prévoir à l'avance. Tout texte, tout poème, nous renvoie *après coup* ses significations. Et tout texte est traversé de voix – issu du travail des autres en nous.

La littérature ne *veut* rien. Elle témoigne de nous : de l'humain, de notre rapport au monde et à nous-mêmes, et du fait que le « réel » est indissociable de la perception que nous en avons, qu'il est toujours *construit* par notre regard et notre désir. Elle nous rend contemporains de tout ce qui a été dit, éprouvé, pensé, écrit ou rêvé par l'humanité avant nous. Ce qu'elle *peut*, c'est nous servir de révélateur, d'instrument d'éveil et de connaissance, de reliement, de contre-pouvoir, ou d'inquiétude. Jusqu'à interroger l'impensable. Mais ses formes ont évolué avec le temps, passant de la transmission orale à l'écriture – et je songe parfois que si j'ai écrit, non pas des romans, mais des poèmes ou du théâtre, c'est peut-être justement parce qu'ils se fondent *sur la parole vivante* : il y a une voix, un rythme, une respiration qui portent le poème, et c'est du *corps* sonore et charnel de la langue que celui-ci tire une part (la part plus intraduisible) de son sens. Le poème est un geste dans la langue. De même, au théâtre, ce sont les corps qui bougent et parlent au présent, les bouches, les corps mus par la langue, le souffle, ou l'émotion. Le texte qu'on donne à manger aux comédiens nous revient transformé par ce qu'ils sont, chargé par eux de vie et de mémoire, mis en mouvement – réinventé.

En dépit de ce que je dois aux livres, qui m'ont faite ce que je suis, de mon attachement viscéral à chacun de ceux qui dorment sur les rayons de ma bibliothèque, de mon incapacité à penser le monde sans eux, je sais que la littérature *n'est pas identifiable au livre*. Elle existe, elle se dresse hors de lui, indépendamment de tous les supports et de toutes les formes qu'elle se donne. Elle est un chant très ancien qui nous relie à l'humain, une question qui insiste, elle est, disait Blanchot, « la passion même de sa propre question ».

Tout récemment, dans notre Suisse démocratique où c'est le peuple, en dernier ressort, qui tranche en matière de législation, on vient, grâce à un référendum contre la loi pourtant adoptée par le gouvernement il y a un an, et après sept ans d'efforts, côté suisse romand, pour faire passer le prix unique du livre, de renvoyer aux oubliettes ce qui était censé sauver – mais pour combien de temps ? – les dernières librairies indépendantes et les éditeurs romands. La Suisse alémanique, contre les minorités francophone et italophone, a voté en faveur de la libéralisation du prix du livre – mais aussi une majorité des jeunes, qui commandent tout sur Internet et pour qui la révolution du numérique est déjà *derrière* nous. Certains auteurs, comme François Bon dans son dernier essai intitulé *Après le livre* (publié en version papier au Seuil mais aussi en ligne, où il est périodiquement remis à jour), semblent d'ailleurs tourner la page sans états d'âme pour se convertir à une mutation de l'écrit qu'ils jugent « irréversible et globale » – comme en d'autres temps on s'est rallié à l'imprimerie, ou à l'électricité. Il faut être de son temps : « La dominante latine de notre héritage ne serait peut-être pas la même si les Celtes avaient accepté l'écriture » observe François Bon.

Est-ce à dire que, si la révolution numérique en train de se produire à toute vitesse sous nos yeux devait se confirmer, et si le livre, ou plutôt son support-papier, disparaissait ou presque de nos pratiques et de notre relation à l'écriture, la littérature en serait changée ? Oui, sans aucun doute. A ce nouveau support, aux formes inédites d'écriture, de lecture, de rapport au monde et d'échanges qu'il induit correspondront nécessairement de nouvelles perspectives de sens, ouvrant d'innombrables possibilités d'agencement et de manipulation des textes... pour le meilleur et pour le pire. Mais cela ne veut pas dire que la littérature mourra. Les épopées en vers, transmises oralement pendant des siècles, sont nées bien avant d'être fixées par écrit – et, pour les derniers griots africains qui la refusent, la parole écrite ne saurait être qu'une parole morte. La littérature a précédé les livres, puis elle en a très longtemps paru indissociable, en Occident du moins ; mais sa conversion au numérique, et donc aussi à la *mondialité*, si elle condamne peut-être à terme les libraires et les éditeurs traditionnels, ne nous apparaîtra sans doute, après coup, que comme une mue de plus...

Ce qui pourrait en revanche se voir mis à mal – contraignant la littérature à de vertigineux questionnements, c'est *la notion d'œuvre* telle que la définit par exemple le romantique Schlegel quand il la veut « close sur elle-même comme un hérisson » – ou comme la conçoivent un Flaubert et, plus près de nous, un Beckett ou un Pierre Michon. La littérature numérique ne condamne-t-elle pas au profit de l'œuvre ouverte et en mouvement, du fragmentaire, du copié-collé généralisé, de la coexistence de plusieurs états parallèles du texte, et d'une interaction illimitée entre auteurs et lecteurs, dont le nombre devient lui-même potentiellement infini, cette conception quasi sacrée de l'œuvre close intouchable, qu'ont déjà fortement mise en question les études génétiques de ces dernières décennies ? « Ce que nous perdons avec le numérique, c'est cette frontière que matérialisait et symbolisait la couverture d'un livre » observe Olivier Larizza dans *La Querelle des livres*. Et c'est aussi la (relative) garantie de la survie matérielle des œuvres.

Quoi qu'il en soit, je ne crois pas que la victoire du numérique implique forcément que le rapport *physique* au livre auquel nous, poètes, tenons plus que tous les autres, disparaîtra

complètement. Au contraire ! Même si le rapport virtuel au texte l'emporte, pour la transmission de l'information et du savoir, pour la communication sous toutes ses formes, voire pour le roman ou pour l'essai, qui peuvent sans en être radicalement modifiés défiler devant nous sur l'écran, le livre ne mourra pas : il se fera plus rare, plus spécialisé, plus précieux, retrouvant quelque chose de la relation aux lecteurs qui fut celle de ses débuts et dont l'objet de consommation courante qu'il est devenu nous a progressivement éloignés.

La littérature ne mourra pas parce que c'est la *parole* qui ne peut pas mourir sans entraîner la disparition de l'humain. Le livre ne disparaîtra pas puisqu'il est un mode d'expérience du texte irremplaçable, mais deviendra peut-être de plus en plus le refuge de la poésie et de l'écriture expérimentale. Qu'importe que l'écriture ne cesse de changer de support et de formes, de s'inventer de nouveaux modes de transmission et de lecture : pourvu qu'on ne la fasse pas taire !